

GUNNAR STAALESEN

COEURS GLACÉS



Gaia
polar

VARG VEUM

GUNNAR STAALESEN

COEURS GLACÉS

Traduit du norvégien par Alexis Fouillet

Varg Veum et Beate, son ex-femme, se croisent. Trente ans ont passé. Tout est semblable et différent à la fois, après leur lointain divorce et un fils, Thomas, qui aujourd'hui se marie. Voilà qui rapproche, au moins le temps d'une danse.

C'est une ancienne petite amie de Thomas qui vient voir Varg par une journée de la mi-janvier, quand Bergen passe tout à coup d'un bel hiver tout blanc à un chaos boueux et pluvieux.

La jeune fille que Thomas fréquentait n'a pas franchement bien tourné. Si elle se manifeste auprès du détective privé, c'est qu'une de ses consœurs a disparu, après avoir refusé une passe. Des clients violents, des trafiquants ? Varg ne tarde pas à remonter la filière, non sans un petit détour un brin désabusé par la case « protection de l'enfance ». Le passé n'en finit jamais de vous harceler.

Gunnar Staalesen est né à Bergen, en Norvège, en 1947. Quand il crée le personnage de Varg Veum, le succès est immédiat. La série s'est déjà vendue à plus d'un million et demi d'exemplaires en Norvège.

Gunnar Staalesen est aussi l'auteur de la grande fresque *Le roman de Bergen*, en six volumes.

Coeurs glacés est le treizième opus consacré à Varg Veum.

Cœurs glacés

du même auteur
chez le même éditeur

Le loup dans la bergerie (Gaïa polar, 2001)
Pour le meilleur et pour le pire (Gaïa polar, 2002)
La Belle dormit cent ans (Gaïa polar, 2002)
La femme dans le frigo (Gaïa polar, 2003)
La nuit, tous les loups sont gris (Gaïa polar, 2005)
Anges déchus (Gaïa polar, 2005)
Fleurs amères (Gaïa polar, 2008)
Les chiens enterrés ne mordent pas (Gaïa polar, 2009)
L'écriture sur le mur (Gaïa polar, 2011)
Comme dans un miroir (Gaïa polar, 2012)
Face à face (Gaïa polar, 2013)
L'enfant qui criait au loup (Gaïa polar, 2014)

dans une autre collection

Le roman de Bergen
1900 L'aube – tome 1 (2007)
1900 L'aube – tome 2 (2007)
1950 Le zénith – tome 1 (2007)
1950 Le zénith – tome 2 (2007)
1999 Le crépuscule – tome 1 (2007)
1999 Le crépuscule – tome 2 (2007)

Aussi disponibles en Points Seuil.

Chez d'autres éditeurs
Brebis galeuses (L'aube)

La plupart des polars de Gunnar Staalesen sont aussi disponibles
en collection Folio Policier.

Ouvrage traduit avec l'aide de NORLA, Oslo.

Gunnar Staalesen

Cœurs glacés

traduit du norvégien par Alexis Fouillet

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Kalde hjerter

Illustration de couverture :
© Julien Chabot, 2015

© Gyldendal Norsk Forlag AS 2008 [All rights reserved.]
© Gaïa Éditions, 2015, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-639-5

1

Je dansais la valse nuptiale avec Beate, mais je n'étais pas au paradis ; j'étais au mariage de Mari et Thomas, à Løten, par une journée étouffante de juin 1997.

Je l'avais retrouvée à la gare centrale d'Oslo. Elle venait de Stavanger, moi de Bergen. Ses cheveux, beaucoup plus courts que lors de notre dernière rencontre, étaient méchés de roux, mais ses yeux étaient fidèles à mon souvenir : bleu barbeau, empreints d'un chagrin diffus plein de révolte. Elle était habillée jeune : jean, T-shirt vert clair et blouson léger brun. Elle m'embrassa rapidement et fit un sourire en coin : l'événement de l'année ? Notre fils unique se marie...

Le voyage en train vers le nord eut lieu dans une ambiance amicale. Nous avons divorcé plus de vingt ans auparavant, elle était veuve depuis quatre ans et deux années avaient passé depuis que j'avais failli emboîter le pas à son second mari, Lasse Wiig, en direction des salles d'attente éternelles, en supposant que les professeurs et les détectives privés échouent au même étage dans ces contrées.

Le mariage s'était déroulé comme prévu bien que plusieurs des véhicules anciens censés conduire les invités depuis l'église jusqu'au local de réception aient commencé à avoir très, très chaud. À l'intérieur, il faisait nettement plus de 30 °C. Le soulagement fut bien palpable chez le père de la mariée, Odd Sverre Midthun, lorsqu'il se leva afin que tout le monde puisse le voir se défaire de sa veste de costume. Dans les deux secondes, tous les autres hommes présents l'avaient imité. Les femmes attablées nous lancèrent des coups d'œil envieux, mais la sensation n'aurait sans doute pas été des moindres si les robes de cocktail et les tenues folkloriques avaient suivi le même chemin.

Nous nous trouvions dans les espaces de réception de ce qui avait jadis été la Løiten Brænderi, dont les murs étaient encore imprégnés du parfum de l'alcool de pomme de terre savamment aromatisé. *NON AGUNT NISI FLUIDA*, clamait le mur extérieur, ce qui, à en croire la traduction du père de Mari, signifiait « Rien

n'a d'effet hormis le liquide ». Ce n'était peut-être pas faux, qu'il s'agisse d'eau ou de sang, d'essence ou d'aquavit.

Danser avec Beate me fit l'effet d'être renvoyé trente ans en arrière, à l'époque où nous étions jeunes et très amoureux ; il n'y avait que Stavanger qui comptait, l'avenir nous apparaissait comme un immense tapis rouge ininterrompu. Nous n'avions qu'à prendre notre élan pour nous ruer dessus. La déconvenue ne tarda pas, mais il en resta toujours quelque chose, ne serait-ce qu'une danse commune sur une piste intemporelle, un rythme que nous n'avions pas totalement oublié même si la dernière fois ne datait pas d'hier.

Voilà peut-être pourquoi ça arriva. Tard dans la nuit, au moment où nous cherchions chacun la clé de notre chambre à l'hôtel Miklagard, nous nous regardâmes.

« Ça va être tristounet de se retrouver tout seul. »

Elle fit un petit sourire.

« Si ma mémoire est bonne, on s'est déjà laissé tenter une fois.

– Ça te dirait, une reprise d'anciens succès ?

– Une reprise, en tout cas », répondit-elle en glissant sa clé dans sa poche avant de venir tout contre moi.

Environ une heure plus tard, elle était blottie dans le creux de mon bras, en nage. Elle passa une main prudente sur les deux cicatrices, une sur chaque face de mon épaule gauche, que les chirurgiens de l'hôpital d'Ullevål avaient raccommodée une nuit de septembre vieille de bientôt deux ans.

« Quel effet ça fait d'être sur le point de mourir ?

– Comme un saut de l'ange. Le premier saut de l'ange parfait de toute ma vie. »

Lorsque j'avais rouvert les yeux, je me trouvais dans un lit d'hôpital. J'avais des perfusions dans les bras, quatre gros tuyaux dans la poitrine. Mon buste et mon épaule gauche étaient emmaillotés, je ne sentais plus très bien mon corps. Le médecin qui s'occupait de moi m'expliqua à quel point j'avais eu de la chance. Si le projectile qui m'avait atteint était passé quelques centimètres plus bas, c'est le cœur qu'il aurait traversé. Il s'agissait vraisemblablement d'un ricochet étant donné que sa trajectoire était ascendante. J'avais subi une importante hémorragie qui aurait pu m'être fatale si je n'avais pas été pris en charge rapidement. Mon poumon gauche était perforé et

le sang avait coulé dans ma cage thoracique. Ils avaient dû m'ouvrir le sternum pour arrêter l'hémorragie. Le haut de mon poumon gauche avait pris la tangente, j'avais une côte cassée, et en ressortant la balle avait emporté ce que le médecin appelait la scapula. Il m'avait fort aimablement expliqué de quoi il était question : l'os à l'arrière de l'épaule. « Vous pouvez remercier le ciel, conclut-il, pour que ce soit arrivé dans le Groruddal et pas sur un écueil à l'autre bout du fjord. Et que quelqu'un ait fait venir l'ambulance, ce qui vous a valu de vous retrouver en vitesse sur le billard. – Mais... avais-je demandé. Il y avait quelqu'un d'autre. Comment va-t-il ? – Il a malheureusement eu moins de chance que vous », répondit le médecin en baissant les yeux.

Le lendemain du mariage, j'emmenais Beate à l'endroit où il était enterré. Le cimetière de Gamlebyen se trouvait dans l'ombre d'Ekebergåsen. Les arbres nous entouraient de toutes parts. Un train de marchandises passa sur les rails à proximité en émettant des grincements déchirants. La première fois que j'étais venu, la tombe n'était marquée que d'une croix en bois toute simple. Une stèle l'avait remplacée, mentionnant son identité, ses dates de naissance et de mort. Trois mots étaient gravés dessous : *Mort pour toujours*.

Elle lut le nom et se tourna vers moi.

« Qui était-ce ?

– Une espèce de client. Ma première rencontre avec lui date des années où nous étions mariés, rien que ça. Par la suite, nos chemins se sont croisés à plusieurs reprises, hélas. Un destin meurtri. L'un de ceux avec qui nous avons échoué. »

Elle prit ma main et la serra doucement.

« Ce n'était sûrement pas ta faute, Varg.

– Il faut espérer que non. Mais va savoir pourquoi, on se sent toujours coupable, nous aussi, nous qui ne faisons que passer dans leur vie.

– Je comprends. J'y pense souvent. »

Je hochai la tête et regardai vers le ciel. Un avion approchait sans bruit des pistes de Fornebu. Il ferait bientôt partie d'une époque révolue, lui aussi. Encore un an ou deux et l'aéroport d'Oslo se trouverait en un tout autre endroit.

Nous prîmes le taxi pour aller attendre nos vols respectifs, elle pour Stavanger, moi pour Bergen.

« Tu es pensif, Varg... Tu regrettes ?

– Non, non. On devrait en faire une tradition, une fois de temps en temps, tous les cinq ans.

– Ha ha. Alors sur quoi rumines-tu ? Plus sur cette tombe, quand même ?

– Non. Je pensais à... une affaire sur laquelle j'ai bossé. Il y a six mois à peu près. En janvier... et un peu après. Je n'arrive pas à me la sortir du crâne.

– Pourquoi ?

– Tu te souviens de Hege ?

– Hege... Pas Hege Jensen, celle avec qui Thomas...

– Si. Elle... »

Nous ne poursuivîmes pas. Son départ fut annoncé, je la suivis jusqu'à la porte d'embarquement. Nous ne nous embrassâmes pas pour nous dire au revoir. Nous n'étions pas *si* jeunes. Mais elle partit avec l'empreinte de mes bras autour de ses épaules, et moi avec la caresse laissée par une main douce sur ma joue.

Trois quarts d'heure plus tard, j'étais dans mon avion, en chemin non seulement pour Bergen, mais aussi pour un saut de six mois dans le passé, jusqu'à cette journée de la mi-janvier quand le mois change tout à coup pour passer d'un bel hiver tout blanc à un chaos boueux et pluvieux.

C'était un jour maussade et livide du mois de janvier. Je regardais dehors depuis ma fenêtre.

Avant le week-end, nous avons profité d'un beau temps clair hivernal et d'une neige idéale dans les montagnes autour de la ville. Tard dans la soirée du vendredi, sous un ciel dégagé constellé d'étoiles, j'avais fait quelques tours à ski sur la piste éclairée, bordée d'arbres couverts de neige ; une expérience si proche de la carte postale qu'on souhaiterait avoir quelqu'un à qui l'envoyer. Mais tel n'était pas mon cas et le changement de temps survint dès la nuit de vendredi à samedi, porté par un fort vent de sud-ouest. La pluie rinça la neige et la transforma en cascades, envahit les caves, désorganisa complètement les rues et mit tout sens dessus dessous en l'espace d'une douzaine d'heures.

Lundi matin, le retour à la normale était complet. Sur le marché aux poissons, seuls une poignée de commerçants s'étaient donné le mal de monter leurs étals, mais aucun d'entre eux n'avait l'air d'espérer voir débouler une foule de clients. Leur choix était réduit et ils se levaient régulièrement pour battre la semelle. Pour les détectives privés qui refusent les dossiers de divorce, le mois de janvier n'est pas folichon. Aucun message ne m'attendait sur mon répondeur quand j'arrivai au bureau ce jour-là, la boîte aux lettres ne contenait pas la moindre enveloppe à fenêtre. Les expéditeurs de factures parlaient du principe que les finances étaient en berne chez la plupart des gens après les fêtes de fin d'année et les envois publicitaires qui n'avaient pas fait recette en décembre n'auraient pas plus de succès en janvier.

J'avais une tasse de café fraîchement passé dans la main. Un courant d'air froid filtrait de la fenêtre, et je serrai les doigts autour de ma tasse pour les tenir au chaud.

J'avais lu avec attention les derniers quotidiens, il n'y avait pas de quoi s'enthousiasmer de ce côté-là non plus. Tous parlaient du mauvais temps qui avait sévi le week-end précédent. Une maison avait été incendiée à Mathopen, la police craignait un acte raciste. En Italie, un accident ferroviaire avait fait huit morts.

Børge Ousland arrivait au terme de son voyage en Antarctique. Ole Gunnar Solskjær avait marqué lors du match victorieux par deux buts à un de Manchester United contre Tottenham, à White Hart Lane. Un homme avait été retrouvé bien amoché à Skuteviken et conduit aux urgences par un taxi de passage. Le personnel médical avait appelé les forces de l'ordre mais le type avait refusé de porter plainte. Les commentaires de la police laissaient entendre que la victime était une de leurs vieilles connaissances et que cet événement était le résultat d'un règlement de comptes entre criminels. Le directeur des services de police en profitait pour évoquer des opérations coup de poing en préparation contre le milieu local du trafic de stupéfiants. Plusieurs proviseurs mentionnaient un gros problème de drogues partiellement dissimulé dans leurs établissements.

Je m'installai à mon bureau et regardai mon écran sur lequel des fenêtres multicolores voletaient sans rime ni raison sur un fond noir. J'avais appris qu'on appelait cela un « économiseur d'écran ».

Mon séjour à Oslo dix-huit mois plus tôt avait été plus long que je l'aurais souhaité. Dans les jours qui avaient suivi mon opération, j'avais été victime d'une belle infection qui m'avait valu quinze jours de délires fébriles et de soins intensifs. On ne m'avait permis de repartir qu'à la fin octobre, il avait fallu que je prenne mes quartiers pendant une semaine sur le canapé de Mari et Thomas avant que les médecins envisagent de me laisser retourner de mon côté des montagnes. Pendant l'hiver, j'étais allé plusieurs fois à l'hôpital de Haukeland pour des contrôles qui s'étaient tous révélés satisfaisants.

Vers la fin février, j'étais revenu au bureau, au bout de quatre mois de congé de maladie. Mon épaule n'était pas encore très bien remise, mais son état s'améliorait de jour en jour à condition que je fasse les bons exercices. Cette convalescence m'avait adjoint un progrès technologique, un PC qui ronronnait doucement par terre sous ma table de travail, un clavier beaucoup plus facile à manipuler que ma vieille machine à écrire, un écran qui était au sens propre une fenêtre sur le monde. La petite souris à côté du clavier me faisait penser à une tortue fendue, je n'étais qu'à une ou deux frappes de l'ensemble du savoir et de l'information mondiales. Je m'étais vu attribuer une adresse e-mail et j'avais appris à utiliser les moteurs de recherche de

l'Internet. Il n'était pas rare que je me retrouve sur une fausse route débouchant dans les ténèbres les plus compactes du Web, qui ne me laissaient que Ctrl + Alt + Suppr et la perspective de tout recommencer comme unique solution.

Même après une année d'utilisation, très peu de gens avaient reçu mon adresse e-mail et les messages ne s'étaient pas bousculés dans ma boîte de réception. Pas étonnant donc que je hausse les sourcils en entendant quelqu'un entrer. Des pas prudents traversèrent la salle d'attente et on frappa à la porte. J'allai ouvrir et décochai à mon client potentiel mon plus chaleureux sourire, aussi chaleureux que je le pus par un lundi de janvier.

Elle me dévisagea avec une espèce de distance routinière, sans rien dire.

« Entrez. Je viens de faire du café.

– Merci... »

Elle passa le seuil et promena un regard perçant dans la pièce.

Je me rendis tout de suite compte qu'elle ne m'était pas complètement inconnue. Elle avait un peu moins de trente ans, n'était pas spécialement jolie, mais un maquillage assez présent mettait en valeur ses beaux yeux sans qu'elle puisse dissimuler l'amertume qu'ils trahissaient. La teinte noire de ses cheveux n'était sûrement pas naturelle, ses lèvres pulpeuses avaient elles aussi une expression sévère et blessée. Elle n'avait pas beaucoup de sourires en rabiot, et aucun pour moi. Elle portait une grosse doucoune rouge intense sans fioritures et un jean moulant gris, un peu moins pratique. Ses hautes bottes noires étaient munies d'un talon qui nécessitait de longues heures d'entraînement rien que pour pouvoir conserver son équilibre dessus.

Je tendis la main.

« Varg.

– Hege, répondit-elle sans la serrer correctement.

– On s'est déjà rencontrés, n'est-ce pas ? »

Elle baissa les yeux un court instant.

« Oui, peut-être. »

Je l'observai. Très loin, je distinguai un visage juvénile, une jeune fille de quatorze ou quinze ans, à la bouche déjà marquée par le chagrin.

« Et c'était... ?

– Je peux fumer ?

– Si vous ne pouvez vraiment pas vous en empêcher... »

Elle tira un paquet de cigarettes de son sac vert-de-gris, s'en ficha une entre les lèvres et l'alluma au moyen d'un petit briquet. Puis elle leva les yeux à travers la fumée.

« J'étais dans la même classe que Thomas. Au collège.

– Oui, je me rappelle, maintenant ! Hege...

– Jensen.

– Et vous habitiez... ?

– Dans Nye Sandviksvei.

– Mais... Assieds-toi. » Je lui indiquai le fauteuil client et sortis une tasse propre du placard au-dessus de l'évier.

« Tu veux un café ?

– Oui, merci. »

Je la servis, elle me fit un sourire plein de reconnaissance. Un café et une clope. Pour certains, il n'en fallait pas beaucoup plus.

Je m'assis à ma place, dos à la fenêtre, et fis un large geste.

« Qu'est-ce qui t'amène ?

– Je ne sais pas très bien comment je dois... » commença-t-elle, sceptique.

Je lui fis un aimable sourire, attrapai un stylo et ouvris mon bloc-notes.

« Tu peux déjà me dire ce que tu fais.

– Ce que je... Mon boulot, vous voulez dire ?

– Par exemple. »

Elle regarda à travers moi. Sa tenue et l'expression de sa bouche m'avaient conduit à tirer quelques conclusions rapides, et je ne m'étais pas trompé.

« Je... je me vends.

– Bon. » J'essayai de lui faire comprendre que ça n'avait aucune espèce d'importance dans ce bureau. « C'est ce que font la plupart des gens, en fin de compte.

– N'allez surtout pas croire que ce soit aussi simple ! s'emporta-t-elle comme si elle s'était attendue à une réaction plus vive de ma part.

– Écoute, Hege... » Je me penchai vers elle. « J'ai une formation de travailleur social et pendant ma carrière, j'ai rencontré toutes sortes de gens. Je ne juge personne. » Je m'interrompis un court instant avant de poursuivre : « Mais je suis très curieux de savoir pourquoi tu es venue.

- C'est au sujet d'une... collègue. Une amie. Elle a disparu.
- Il y a combien de temps ?
- Il y a... avant le week-end. Je ne l'ai pas vue depuis vendredi.
- Elle n'est pas coutumière des week-ends à rallonge ? »

Elle leva les yeux au ciel.

« Les week-ends à rallonge ? Dans notre branche ? C'est à ce moment-là qu'on travaille le plus. » Je ne répondis pas, alors elle poursuivit : « Avec Maggi, on a toujours veillé à se tenir au courant au cas où quelque chose arriverait. On sait ce qu'on risque, quand même.

- Oui, oui. Bien sûr. Elle s'appelle Maggi, alors ?

- Oui. Enfin, Margrethe. Mais on l'appelle juste Maggi. Elle ne peut quand même pas exercer en se faisant appeler comme la reine du Danemark !

- Ah non ?

- Hein ?

- Certaines personnes pourraient trouver ça excitant.

- C'est votre cas ?

- Non, je ne fréquente aucun de ces deux milieux, pour faire court. Quel est son nom de famille ?

- Monsen. »

Je notai.

« Et elle habite...

- Un petit appartement dans Strandgaten.

- Ça veut dire qu'elle invite aussi des clients chez elle ?

- Ça peut arriver.

- C'est là que vous êtes basées ? »

Elle hocha la tête sans rien dire, en me regardant fixement.

Hege Jensen... J'essayai de me la remémorer. Si elle et Thomas étaient conscrits, elle avait vingt-cinq ou vingt-six ans. Il y avait dix ou douze ans que je ne l'avais pas vue, elle avait dû passer en coup de vent à la maison, ou alors je l'avais aperçue à une fête de l'école. En tout cas, je ne me souvenais pas de ses parents. Il me semblait me rappeler qu'elle avait pu faire partie des quatre filles qui avaient repris un tube à l'occasion de la fête de fin d'année scolaire, mais je n'en étais pas certain.

« Est-ce que des événements récents te font t'inquiéter tout particulièrement ?

- Oui, justement. Vendredi soir. Elle a refusé une course... un

client, quoi, ajouta-t-elle comme si je ne comprenais pas son jargon.

– D'accord. Mais ça arrive de temps en temps, j'imagine ?

– Oui. Mais là, sa réaction a été très violente. Alors Tanya a dit qu'elle pouvait s'en occuper à sa place.

– Tanya ?

– Oui, une autre... là-bas.

– Que s'est-il passé ensuite ?

– Elle est partie avec lui et elle est revenue plusieurs heures plus tard, en larmes et dans un sale état. Elle était couverte de bleus, elle faisait peur ! Elle a dit qu'elle allait les dénoncer – pas à la police, mais à... bon, vous comprenez, et qu'elle les tuerait elle-même si l'occasion se présentait, si elle les revoyait.

– Les ? Elle a dit *les* ? »

Elle hocha la tête.

« Comment est-ce que Maggi a réagi ?

– Elle n'était pas là. Pas à ce moment-là. Elle avait dû se trouver un client. Je ne sais pas. Je ne l'ai pas revue depuis !

– Tu ne l'as pas revue depuis que Tanya est revenue de sa course, c'est ce qu'il faut comprendre ?

– Oui, c'est ce qu'il faut comprendre, s'impatienta-t-elle comme si elle avait affaire à un débile léger.

– Tu prévois d'aller prévenir la police ?

– Les flics ? » Elle me toisa avec mépris. « Vous savez quel sérieux ils accordent à ces histoires, quand elles concernent des gens comme Maggi et moi. Pourquoi pensez-vous que je suis venue vous trouver, vous ?

– Tu savais que c'était moi ? Le père de Thomas ? »

Elle hocha la tête et un court instant, un souffle d'une innocence juvénile passa sur ses traits.

« Il... Un jour, on remontait Strandkaaien, il a tendu un doigt vers les fenêtres en disant : mon père a son bureau là-haut. Il est détective privé. »

La nostalgie m'atteignit comme un coup à l'estomac, le souvenir douloureux de ce fils qui était passé au pied de l'immeuble avec une copine pour lui montrer mes fenêtres alors qu'il ne venait ici que très, très rarement.

« Mais... on s'est déjà rencontrés ?

– Non, je ne crois pas. Je ne suis jamais venue chez vous. Et je me souviens mieux de sa mère que... de vous.

– Eh bien... ce n'est peut-être pas étonnant. Mais... pour en revenir à notre affaire. Si elle a vraiment disparu, la police dispose de beaucoup plus de moyens que moi.

– Vraiment ? Vous ne me croyez pas ?

– Si, bien sûr que si. Mais... on ne parle que de quelques jours, n'est-ce pas ? Cette histoire peut avoir une explication toute naturelle. Elle n'avait aucun projet pour le week-end, par exemple ?

– Non, ça, elle n'en avait pas ! Elle me l'aurait dit. » Elle repoussa un rien sa chaise comme si elle envisageait de se relever. « Dites, vous l'acceptez, ce travail, oui ou non ? »

Je lançai un coup d'œil à cet écran hors de prix et me souvins qu'il me restait plusieurs mensualités à régler avant d'en être complètement propriétaire.

« Oui, oui. Je peux toujours essayer. Mais il me faudra encore quelques renseignements.

– Allez-y, je vous écoute !

– J'ai besoin de son adresse exacte dans Strandgaten. Tu n'aurais pas une clé de son appartement ? »

Elle hocha sèchement la tête.

« C'est bien pour ça que je sais qu'elle n'y est pas. Chacune gardait précieusement la clé de l'autre, au cas où il arriverait ce genre de chose. Où l'une d'entre nous disparaîtrait du jour au lendemain.

– Alors on devrait aller y faire un tour.

– Nous ? » Elle me lança un coup d'œil sceptique.

« Oui, ou moi, alors. Seul.

– Ce n'est pas parce que... Je pensais plus à vous et à... votre réputation.

– Elle est déjà pas mal effilochée, je ne suis plus à ça près. Et sa famille, tu la connais ? »

Elle poussa un soupir las.

« Vous savez, des filles comme nous ne reçoivent pas vraiment leurs parents sur leur lieu de travail, et si ça arrive, c'est très mauvais signe.

– Tu veux dire...

– Rien, il arrive parfois qu'un frère, un père ou un oncle se

pointe pour tirer son coup, et c'est sur la sœur, la fille ou la nièce qu'ils tombent. Sans parler de ceux qui vont sur place chercher la petite chérie pour la remettre dans le droit chemin. Ça, ça fait des histoires.

– Mais... la famille de Maggi...

– Ça nous est arrivé de discuter des enfers dont nous venions. Ce n'était pas très reluisant chez elle non plus. Son père buvait, sa mère passait son temps à se plaindre. L'un de ses frères est au trou et il ne doit y avoir que sa sœur aînée qui ne s'en est pas trop mal sortie.

– De quel quartier est-elle ? »

Elle hésita un peu.

« Du côté de Minde, il me semble. Je ne suis pas sûre.

– Elle se drogue ?

– À votre avis ? Pourquoi vous pensez qu'on fait le trottoir ? Parce que c'est super éclatant de se prendre des bites dans le cul ? »

Je levai les deux paumes devant moi.

« Que nenni ! Mais c'est une question que je dois poser. Tu m'as confié une mission, oui ou non ?

– Oui ? Vous l'acceptez ? Sûr ?

– En tout cas, je vais essayer. » Je notai encore deux ou trois bricoles. « J'ai son adresse, elle se drogue, sa famille... Comment ça se passe ? Pour dire les choses sans détour... Vous avez un souteneur, j'imagine ? »

Elle me regarda avec la même distance que quand nous avions entamé cette conversation.

« Il y a des gens qui s'occupent de nous, oui.

– C'est à ça que tu pensais quand Tanya a menacé de raconter ce qui s'était passé à... quelqu'un d'autre que la police.

– Ils nous protègent quand c'est nécessaire, oui. Il peut s'agir d'autres groupes qui essaient de s'infiltrer dans notre secteur. Ou de dingues. Ce n'est pas ce qui manque, vous pouvez me croire. Ça va du chauffeur de poids lourd dans un véhicule gros comme une montagne au petit employé de bureau dans sa minuscule citadine, on y est tellement à l'étroit que même une pipe, c'est compliqué ! Et on ne sait jamais qui débarque, qui ils sont quand ils tombent le masque.

– Ceux qui vous protègent, ils ont des noms ? »

Elle écarquilla un soupçon les yeux.

« Ça, je ne peux pas vous le dire.

- Non ?
- Non. Vous devez le comprendre.
- Ils sont norvégiens ?
- Oui. »

Je réfléchis.

« Ceux à qui Maggi a dit non, mais avec qui Tanya est allée...

Tu en sais plus sur eux ? Elle en a parlé ? Tanya.

- Pas vraiment.
- Le nom laisse supposer... Elle est russe ?
- Oui.
- Tu peux me mettre en contact avec elle ? »

Elle éclata d'un rire moqueur.

« Elle peut sans doute accepter une passe, si c'est ce que vous...

- Non, ce n'est pas ce que je... Comment je la reconnaitrai ?
- Elle est très rousse, si vous voyez ce que je veux dire.
- Artificiel ? »

Elle se contenta de hausser les sourcils en guise de réponse.

« Je la paierai, bien entendu, pour le temps que ça prendra.

À propos... » J'écoutai le bourdonnement du coûteux disque dur sous le bureau.

« Quelles sont tes possibilités de paiement ? »

Une nouvelle tentative de sourire, plus crispée cette fois.

« En nature ? »

Son cynisme m'atteignit plus durement que je m'y attendais. J'aurais pu être son père. Elle avait été dans la même classe que mon fils. Et pourtant, elle était prête à me laisser accéder moi aussi à une salle des fêtes qui avait déjà vu passer pas mal de monde.

« C'est gentil, mais je préfère les paiements comptant. Ou je peux te donner un RIB pour un virement. »

Ma relation dans le milieu bancaire aurait un léger coup au cœur en constatant du mouvement sur mon compte, dont le solde frisait le zéro virgule zéro-zéro depuis plusieurs mois, mais je pris le risque.

Elle hocha la tête.

« Ce sera très bien, et vous aurez votre argent.

- Je vais être obligé de demander une petite avance.

- Tiens, c'est aussi ce qu'on demande. Après, on n'est jamais sûr de rien.

– Nos secteurs d’activité ne sont pas si éloignés l’un de l’autre, dirait-on.

– Ah non ?

– Non. »

Elle ouvrit son sac à main et en sortit une poignée de billets de 1 000 couronnes. Je les pris et lui fis un reçu. Elle me donna ensuite la clé de l’appartement de Margrethe Monsen dans Strandgaten.

« C’est écrit *M. Monsen* sur la porte.

– Merci. Je vais commencer par là. Où puis-je te trouver ? »

Elle regarda derrière moi, vers Bryggen. « Pas loin. » Elle dégaina un téléphone mobile. « Je vais vous donner mon numéro. »

Je l’enregistrai dans mon propre terminal.

« Et voici le mien. » Je lui tendis une carte de visite. Elle la lut avant de la fourrer dans son sac. Puis, au bout d’un petit moment, elle demanda d’une voix hésitante :

« Et Thomas, comment va-t-il ?

– Il vit à Oslo, il est à la fac là-bas. Il prévoit de se marier l’été prochain avec sa copine. »

Sa bouche se crispa en un mélange de sourire et de grimace.

« Vous saviez qu’on était sortis ensemble ?

– Non, je... » Je repoussai mon fauteuil d’une cinquantaine de centimètres et fis un sourire en coin. « J’aurais pu être ton beau-père, autrement dit ?

– Si beaucoup de choses s’étaient passées différemment, oui.

– Pourquoi vous avez rompu ?

– Oh... » Elle haussa les épaules. « Ce sont des choses qui arrivent. »

Nous nous tûmes un instant pour vider nos tasses. Puis elle poussa un soupir et se leva.

« Bon, alors c’est d’accord ?

– C’est d’accord. »

Je la raccompagnai à la porte. Hege Jensen, de Nye Sandviksvei. Un oiseau migrateur dévié de son chemin, beaucoup trop tôt dans l’existence et beaucoup trop éloigné de son parcours.

Je croisai une dernière fois son regard. Elle rejoignit l’ascenseur tandis que je rentrais dans mon bureau. Je parcourus le peu de notes que j’avais prises, mis le PC en veille, rangeai mon calepin et sortis dans cette journée tristouille de janvier, sans grand espoir de réussite.

Strandgaten est l'une des plus anciennes rues de la ville. Elle se tortille depuis des siècles entre Torgallmenningen et Nordnes, elle a suivi le peuplement de la péninsule et a été façonnée par de multiples incendies et autres catastrophes.

L'immeuble dans lequel Margrethe Monsen habitait se trouvait dans l'un des secteurs ravagés par la grande explosion du 20 avril 1944. J'avais grandi non loin de là et si ma mémoire était bonne, ces bâtiments étaient sortis de terre à la toute fin des années 1950. L'ambiance était en tout cas très *fifties* dans l'escalier : dalles d'ardoise noire au sol, bouches verrouillées de vide-ordures à chaque étage et portes peintes en bleu, percées de carreaux étroits en verre anti-effraction. L'entrée principale était fermée, mais la clé de l'appartement permettait de l'ouvrir.

Je trouvai le panonceau *M. Monsen* au troisième. J'aurais pu prendre l'ascenseur, mais je préfèrai monter à pied. Je sonnai plusieurs fois et attendis une réaction qui ne vint pas.

J'entendis quelqu'un entrer dans l'immeuble et la machinerie de l'ascenseur se mit bientôt en marche. La cabine s'arrêta au troisième, la porte s'ouvrit et une jeune femme aux longs cheveux blonds fit sortir une petite poussette tout-terrain occupée par un bébé d'environ six mois.

Elle me regarda avec curiosité.

« Je viens de sonner chez... ma belle-sœur, commençai-je avec un mouvement de tête vers la porte. Mais elle n'a pas l'air d'être là.

– Non, ça fait un moment que je ne l'ai pas vue. »

Elle ouvrit son sac à main et en sortit sa clé avant de se tourner vers la porte en vis-à-vis.

« Oui, vous la connaissez bien ?

– Non, non, répondit-elle très vite. En plus, ça ne fait que deux ou trois mois que nous habitons ici. Et comme vous le voyez, le petit mobilise une bonne partie de notre attention. »

Le susnommé réagit à la seconde par le truchement de quelques grognements et mouvements impatients : la manifestation d'une

envie pressante de quitter cette poussette pour se livrer à la mise à sac quotidienne de l'appartement.

« Je vois. » Je sortis ma clé. « Alors je vais contrôler que tout est en ordre. »

Le regard qu'elle posa sur moi exprimait un mélange de suspicion et d'angoisse.

« Ma femme a toujours un double, au cas où. »

– Oui, ce n'est pas bête. »

Elle ouvrit, fit entrer la poussette, m'adressa un rapide signe de tête et claqua la porte derrière elle. J'entendis de vigoureux piailllements de bonheur. Le petiot était lancé : faites place !

Je glissai la clé dans la serrure, tournai et entrai. Je m'arrêtai sitôt le seuil franchi pour humer l'air, mais ne perçus aucune odeur suspecte. Je refermai silencieusement derrière moi.

Je me trouvais dans une entrée assez exigüe, meublée d'une commode fatiguée sous un miroir ovale. J'actionnai un interrupteur au mur et une douce lueur rougeâtre tomba sur moi.

J'ouvris la porte à ma droite. Elle donnait sur une salle de bains comprenant cabine de douche, cuvette de toilettes, lavabo, armoire à pharmacie à portes vitrées et panier en plastique pour le linge sale. J'y jetai un coup d'œil et vis quelques effets personnels : culottes, soutiens-gorge et deux ou trois chemisiers. Un lave-linge séchant trônait dans le coin de la pièce. Le hublot était entrebâillé, il n'y avait rien dedans.

J'ouvris l'armoire à pharmacie. Shampoing, après-shampoing, laque, plusieurs boîtes d'antalgiques sans ordonnance, vernis à ongles et démaquillant, mascara et rouge à lèvres. Je vis une boîte de granulés de propolis et l'ouvris. Le contenu faisait penser à de petits morceaux de hasch concentré, mais j'en goûtai prudemment un et reconnus facilement la saveur univoque de marchandise pas trafiquée. Hormis cela, il n'y avait rien de remarquable ici. Bien au contraire.

Je ressortis de la salle de bains. La pièce suivante était la cuisine. Elle était minuscule, on ne pouvait pas y caser grand-chose de plus qu'un plan de travail, un évier, un réfrigérateur et un lave-vaisselle. Au mur près de la fenêtre, on avait fixé une table escamotable. Une chaise pliante était appuyée tout près. Ni l'une ni l'autre ne semblaient avoir servi depuis un certain temps.

J'ouvris le réfrigérateur, qui ne contenait pas lourd lui non plus.

Des pots de confiture, un paquet intact de saucisse de mouton, un morceau de brunost tout sec. Je refermai sans tarder. Ce n'était pas ici qu'elle avait dissimulé son âme.

En repassant dans le couloir, j'accédai au salon, qui ressemblait à la plupart de ses homologues. La chaîne hi-fi ne prenait pas autant de place que si c'était un homme qui avait vécu là, le téléviseur n'était pas très récent. Il y avait quelques étagères de CD et de cassettes, mais pas de livres. Des magazines et des journaux jonchaient le sol près d'une table basse usée, les chaises paraissaient être arrivées tout droit d'un point de vente de l'Armée du salut par un jour très pluvieux quinze années plus tôt. Je craignais pourtant que les taches d'humidité aient été laissées par de la bière et d'autres alcools plutôt que par de l'eau de pluie.

Je me rendis compte que tous les murs étaient nus. Il y avait des plantes sur les rebords de fenêtre, mais un examen plus attentif m'apprit qu'elles étaient artificielles et couvertes d'une fine couche de poussière.

Une vieille habitude me fit jeter un coup d'œil derrière le canapé presque hors d'usage. On y avait fourré un sac bleu marqué Fjord Line. Je me penchai pour l'attraper et regardai dedans. Il ne contenait qu'une poignée de sacs en plastique comme ceux que fournissaient les épiceries. *SuperBrugsen* était inscrit dessus, je pus seulement en conclure qu'elle avait effectué un aller-retour de shopping sur le ferry à destination du Danemark. Elle avait peut-être même travaillé à bord, une activité des plus banales d'après ce que je m'étais laissé dire. Au bar du ferry, la morale était libre et le portefeuille encore plus. Avec un peu de talent, vous pouviez visiter un certain nombre de cabines pendant la traversée.

La porte de la pièce voisine était entrebâillée. Je l'ouvris et m'arrêtai sur le seuil.

C'était la pièce que l'on avait le plus investie. Le lit était grand et large. Une moquette moelleuse couvrait le sol, les murs étaient tapissés d'un papier peint grenat à motifs de lis brillants. Une grosse armoire brune occupait un coin de la pièce. J'allai jusqu'à elle et tournai la clé. Deux portes s'ouvrirent. Un grand miroir garnissait l'intérieur de chacune d'elles. Je vis diverses tenues suspendues à des portemanteaux, la plupart noires, imaginatives et percées en différents endroits en fonction des goûts et des envies.

J'allai jusqu'au lit et repoussai le couvre-lit. Les draps semblaient propres, récemment lavés. Mais ici non plus il n'y avait pas d'illustrations aux murs. Ces locaux me faisaient davantage penser à un lieu de travail que d'habitation. La première chose que je devais découvrir, c'était une éventuelle seconde adresse.

L'appartement entier paraissait privé de tout objet personnel, à moins que...

Je retournai dans l'entrée et inspectai les tiroirs de la commode, l'un après l'autre. Ceux du haut ne contenaient que quelques couvre-chefs et deux ou trois paires de gants. Celui du bas renfermait ce que je cherchais : plusieurs grandes enveloppes, un petit album photo, un paquet d'ordonnances, d'attestations et d'autres documents.

Je les passai rapidement en revue. Il me manquait un permis de conduire, en supposant qu'elle l'ait obtenu, un passeport ou une pièce d'identité quelconque. Il s'agissait surtout d'anciens reçus, d'ordonnances pour divers médicaments, certains connus, d'autres pas. Il était apparemment question pour l'essentiel de tranquillisants et de somnifères plus ou moins puissants.

J'ouvris le petit album. Il avait une couverture en plastique rouge et était orné d'une vieille photo de Bryggen, au-dessus du texte *Greetings from Bergen*.

La plupart des clichés étaient en noir et blanc, certains plus récents en couleurs. La même femme réapparaissait sur presque tous. Petite fille, elle avait été photographiée dans une rue que je ne reconnus pas sur l'instant, mais qui pouvait être à Bergen. Il y avait ensuite une série de photos d'identité, et des images un peu plus floues de contextes festifs dans ce qui faisait furieusement penser au café Børs. Des clichés de vacances représentaient une plage du sud, et la même fillette assise à une petite table, devant un verre surmonté d'une ombrelle en papier, et adressant un sourire en coin au photographe.

D'autres enfants étaient visibles sur quelques-unes des premières photos, mais je n'arrivai pas à savoir s'il s'agissait de frères et sœurs ou de camarades. Plusieurs montraient un talus sous un grand bâtiment blanc. Si je ne me trompais pas, c'était le parc Lea et le Lea Hall, ou l'école de Solhaug, comme elle s'appelait à notre époque. Le cas échéant, Hege avait eu raison en supposant que Margrethe était originaire de Minde.

La seule photo faisant figurer des adultes avait été prise en été, à la campagne, devant un chalet et sur fond de hautes montagnes. Ça pouvait être n'importe où dans le Vestland, depuis le Ryfylke jusqu'au Nordfjord. La petite fille que je pensais être Margrethe était assise à côté de deux autres enfants, un garçon et une fille, près d'une imposante table en rondins, en compagnie de cinq adultes, trois hommes et deux femmes. Les cinq grandes personnes semblaient avoir à peu près le même âge, un peu moins de quarante ans. Je ne pus m'empêcher de supposer que deux d'entre eux étaient les parents des enfants, les autres peut-être des oncles et des tantes, et que les deux autres enfants étaient un frère et une sœur. Tout le monde souriait au photographe, il flottait une ambiance détendue, gorgée de soleil et d'été, sur ce cliché pris à une époque où tout avait un bien meilleur aspect et où personne ne se projetait quinze ou vingt ans dans l'avenir.

Le petit album avait juste la taille qui me permettait de le glisser dans la poche de mon anorak, et je décidai de l'emporter.

Tandis que je promenai un dernier regard autour de moi, j'aperçus soudain des silhouettes derrière la vitre de la porte. Une seconde plus tard, un long coup de sonnette insistant déchira le silence.

Je me figeai et retins mon souffle. Que devais-je faire ? Qui cela pouvait-il être ? Et que voulaient-ils ? J'espérai qu'ils s'en iraient en voyant que personne n'ouvrait. Mais non. Ils firent la même chose que moi un peu plus tôt. Ils se servirent d'une clé pour entrer.